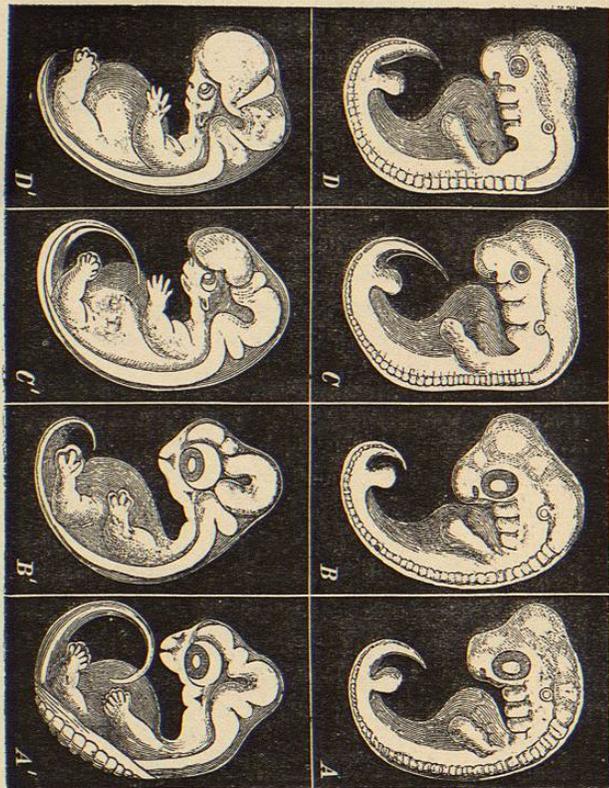


travers toutes les phases qui caractérisent les classes inférieures. Ainsi formulée, cette proposition est tout à fait contraire à la vérité... En tant qu'œufs, dans leur condition primitive, tous les animaux se ressemblent. Mais aussitôt que l'embryon commence à montrer quelques traits caractéristiques, ceux-ci présentent des particularités telles que le type peut se distinguer. On ne peut donc pas dire qu'il y ait chez l'animal certaines phases de développement qui ne rentrent pas dans les limites de son propre embranchement. A aucun moment, un vertébré n'est un articulé ou ne lui ressemble; jamais un articulé n'est un mollusque, ni un mollusque un rayonné, et *vice versa*... Aucun animal supérieur ne traverse une suite de phases rappelant tous les types inférieurs du règne animal, mais il subit simplement une série de modifications, spéciales aux animaux de l'embranchement auquel il appartient<sup>1</sup>.

De plus, comme l'a constaté également Agassiz, les caractères de l'espèce se manifestent avant ceux de l'ordre et avant ceux du genre, ce qui est en désaccord formel avec la succession généalogique des transformistes.

Quant aux caractères du genre, on peut dire qu'il est très rare qu'ils s'accroissent dans un type quelconque du règne animal, avant que les traits spécifiques soient pour la plupart entièrement dessinés, sinon complètement formés. Peut-il y avoir le moindre doute qu'un embryon humain appartienne au genre homme, même avant qu'une seule dent ait percé? Est-ce qu'un petit chat, un petit chien ne sont pas reconnaissables comme chat et comme chien avant que les

<sup>1</sup> L. Agassiz, *De l'espèce*, p. 278-279.



66. — Embryons. D'après Hæckel.

- A. Tortue de quatre semaines.  
 B. Poulet d'une semaine.  
 C. Chien de quatre semaines.  
 D. Enfant de quatre semaines.  
 A'B'C'D'. Les mêmes de six à huit semaines.

griffes et les dents indiquent leur genre? Cela n'est-il pas vrai de l'agneau, du chevreau, du poulain, du lapereau, du souriceau, de beaucoup d'oiseaux, de reptiles, de poissons, d'insectes, de mollusques, de rayonnés? Et pourquoi? Simplement parce que les proportions des parties, qui constituent les caractères spécifiques, sont reconnaissables avant l'achèvement des détails de la structure, qui caractérisent le genre<sup>1</sup>.

Enfin, le fait allégué par les évolutionnistes n'est pas universel et il a été singulièrement exagéré. Les planches dans lesquelles Hæckel a représenté les différents embryons pour rendre sensible et comme palpable leur similitude (Figure 66), ont paru d'abord un argument triomphant en faveur de sa thèse, mais elles ont depuis considérablement amoindri la réputation de ce savant et rendu même sa bonne foi suspecte; car il est aujourd'hui avéré en Allemagne que ces dessins sont une falsification des figures de MM. His et Semper<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L. Agassiz, *De l'espèce*, p. 280-281.

<sup>2</sup> « Den gänzlich falschen Durchschnitt eines Regenwurmembryos oder gar das ebenso vollständig unwahre und unmögliche Bild eines Uranneliden in Hæckel's neuesten Erzeugnissen — Anthropogenie, etc., — führt man mir hoffentlich nicht als zweites Beispiel an. » C. Semper, *Die Verwandtschaftsbeziehungen der gegliederten Thiere*, dans les *Arbeiten aus dem zoologisch-zootomischen Institut in Würzburg*, t. III, 1876-1877, p. 171, note. — « Prof. Hæckel (*Die Gastrula und die Eifurchung der Thiere*, *Jenaische Zeitschrift*, vol. IX) has unfortunately copied a figure from my preliminary paper... I take this opportunity of pointing out that the colouration employed by Professor Hæckel to distinguish the layers in this section is not founded on my statements, but is, on the contrary, in entire opposition to them. From the section as represented

Cette ressemblance si frappante est donc, en réalité, le résultat d'une fraude. Il est certain, d'après les aveux de Darwin lui-même, que tous les animaux ne passent pas, sans exception, par les différents états de leurs soi-disant ancêtres<sup>1</sup>. Cependant les lois de la nature sont générales, et si l'explication du développement embryologique était celle que supposent les darwinistes, elle ne devrait pas souffrir d'exception. La loi qui régit la formation des animaux dans la première période de leur existence n'est donc pas une preuve de la vérité du système de Darwin.

Le troisième argument des évolutionnistes n'est pas plus concluant. L'une des principales raisons qu'ils apportent, la plus populaire et celle qui frappe le plus vi-

by Professor Hæckel it might be gathered that I considered the lower-layer cells to be divided into two parts, one derived from the epiblast, while the other constituted the hypoblast. Not only is no such division present at this period, but no part of the lower-layer cells, or the meso-blast cells into which they become converted, can in any sense whatever be said to be derived from the epiblast.» F. M. Balfour, *Development of Elasmobranch Fishes*, dans *The Journal of anatomy and physiology*, avril 1876, t. X, p. 521, note. — Hæckel a aussi altéré des figures d'embryons de vers de Kowalewsky. Voir Kowalewsky, *Embryologische Studien an Würmern und Arthropoden*, Tafel VII, *Entwick. des Lumbricus*, Fig. 28, dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, VII<sup>e</sup> série, t. XVI, 1871. Cf. Hæckel, *Anthropogenie*, 3 Aufl., p. 190, Fig. 50 u; C. Semper, *Offener Brief an H. Hæckel*, p. 29-30 u; 30. Voir aussi Pfaff, *Schöpfungsgeschichte*, p. 709.

<sup>1</sup> Ch. Darwin, *Origine des espèces*, p. 524, 531. La théorie sur les embryons est réfutée par C. Vogt, *Quelques hérésies darwinistes*, dans la *Revue scientifique*, 16 octobre 1886, p. 481-488. — M. Virchow considère aussi cet argument comme sans valeur. Voir la *Controverse*, octobre 1887, p. 316.

vement un certain nombre d'esprits, c'est celle qu'ils tirent de l'anatomie comparée. Elle est fondée sur l'existence, chez un grand nombre d'animaux, d'organes rudimentaires, atrophiés et avortés, et complètement inutiles.

Il serait difficile de nommer un animal supérieur chez lequel il n'existe pas quelque partie à l'état rudimentaire<sup>1</sup>. Chez les mammifères, par exemple, les mâles possèdent toujours des mamelles rudimentaires; chez les serpents, un des lobes du poumon est rudimentaire; chez les oiseaux, l'aile bâtarde n'est qu'un doigt rudimentaire, et chez quelques espèces l'aile entière est si rudimentaire qu'elle est inutile pour le vol. Quoi de plus curieux que la présence de dents chez les fœtus de la baleine, qui, adultes, n'ont pas de trace de ces organes; ou que la présence de dents qui ne percent jamais la gencive à la mâchoire supérieure du veau avant sa naissance?... On dit généralement, dans les ouvrages sur l'histoire naturelle, que les organes rudimentaires ont été créés *en vue de la symétrie*, ou pour *compléter le plan de la nature*; or ce n'est là qu'une simple répétition du fait et non pas une explication... Dans l'hypothèse de la descendance avec modifications, l'explication de l'origine des organes rudimentaires est comparativement simple... Il me semble probable que le défaut d'usage a été la cause principale de ces phénomènes d'atrophie, que ce défaut d'usage, en un mot, a dû déterminer d'abord très lentement et très graduellement la diminution de plus en plus complète d'un organe, jusqu'à ce qu'il soit devenu rudimentaire. On pourrait citer comme exemple les yeux des animaux vivant dans

<sup>1</sup> Contre cet argument, voir G. Bianconi, *La teoria darwiniana*, 2<sup>e</sup> édit., in-8°, Bologne, 1879, spécialement p. 197 et suiv.

des cavernes obscures, et les ailes des oiseaux habitant les îles océaniques, oiseaux qui, rarement forcés de s'élancer dans les airs pour échapper aux bêtes féroces, ont fini par perdre la faculté de voler... Quelles que soient les phases qu'ils ont parcourues pour être amenés à leur état actuel qui les rend inutiles, les organes rudimentaires, conservés qu'ils ont été par l'hérédité seule, nous retracent un état primitif des choses... On peut comparer les organes rudimentaires aux lettres qui, conservées dans l'orthographe d'un mot, bien qu'inutiles pour sa prononciation, servent à en retracer l'origine et la filiation. Nous pouvons donc conclure que, d'après la doctrine de la descendance avec modifications, l'existence d'organes que leur état rudimentaire et imparfait rend inutiles, loin de constituer une difficulté embarrassante, comme cela est assurément le cas dans l'hypothèse ordinaire de la création, devait au contraire être prévue comme une conséquence des principes que nous avons développés<sup>1</sup>.

Le darwinisme, en expliquant par l'atrophie les organes rudimentaires, explique seul en même temps cette similitude frappante de formes, que l'on remarque sous une apparente diversité, dans les diverses espèces d'animaux actuellement existants. En dehors de ce système, il est impossible, disent les darwinistes, de découvrir par quelle étrange coïncidence la structure des os est si ressemblante dans le bras de l'homme, dans l'aile de la chauve-souris, dans la jambe antérieure du cheval et dans la nageoire du marsouin, et comment le cou de la girafe et celui de l'éléphant contiennent le même nombre de vertèbres<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> J. Lubbock, *Fifty Years of science*, 2<sup>e</sup> édit., Londres, 1882, p. 7.

<sup>2</sup> Ch. Darwin, *Origine des espèces*, p. 532-539.

Observons d'abord que la similitude anatomique n'a pas l'importance que lui attribuent les darwinistes. La ressemblance du squelette ne suffit nullement pour constater l'identité d'espèce. Le cheval, l'âne, le zèbre et l'hémione sont des animaux très différents; cependant ils se ressemblent tellement par le squelette qu'il est impossible de les déterminer par les caractères ostéologiques seuls. Si ces quatre espèces venaient à être ensevelies ensemble, les paléontologistes de l'avenir seraient obligés de les réduire à une<sup>1</sup>.

Louis Agassiz, le célèbre naturaliste de l'université de Cambridge, aux États-Unis, loin de tirer de la similitude de structure des animaux une preuve de la transformation des espèces, en déduit au contraire un argument en faveur de la création :

Rien dans le règne organique n'est de nature à nous impressionner autant que l'unité de plan qui apparaît dans la structure des types les plus différents. D'un pôle à l'autre, sous tous les méridiens, les Mammifères, les Oiseaux, les Reptiles, les Poissons révèlent un seul et même plan de structure. Ce plan dénote des conceptions abstraites de l'ordre le plus élevé; il dépasse de bien loin les plus vastes généralisations de l'esprit humain, et il a fallu les recherches les plus laborieuses pour que l'homme parvînt seulement à s'en faire une idée. D'autres plans non moins merveilleux se découvrent dans les Articulés, les Mollusques, les Rayonnés, et dans les divers types des plantes. Et cependant ce rapport logique, cette admirable harmonie, cette infinie variété dans l'unité, voilà ce qu'on nous représente comme le résultat de

<sup>1</sup> A. de Quatrefages, *Ch. Darwin*, p. 192-193.

forces auxquelles n'appartiennent ni la moindre parcelle d'intelligence, ni la faculté de penser, ni le pouvoir de combiner, ni la notion du temps et de l'espace! Si quelque chose peut placer, dans la nature, l'homme au-dessus des autres êtres, c'est précisément le fait qu'il possède ces nobles attributs. Sans ces dons, portés à un très haut degré d'excellence et de perfection, aucun des traits généraux de parenté qui unissent les grands types du règne animal et du règne végétal ne pourrait être ni perçu ni compris. Comment donc ces rapports auraient-ils pu être imaginés, si ce n'est à l'aide de facultés analogues? Si toutes ces relations dépassent la portée intellectuelle de l'homme, si l'homme lui-même n'est qu'une partie, un fragment du système total, comment ce système aurait-il été appelé à l'être, s'il n'y a pas une intelligence suprême, auteur de toutes choses<sup>1</sup>?

Quant aux organes rudimentaires, Darwin les considère comme inutiles, mais rien ne prouve qu'ils le soient en effet. Nous sommes loin de connaître d'une manière parfaite le fonctionnement de toutes les parties de l'être organisé. Il est donc très possible que les organes rudimentaires, comme les ailes de l'apteryx, servent à une fin qui nous est inconnue. Nous ignorons tant de choses! Nous devons toujours redire à la suite de Linné : *Deum omniscium;... legi aliquot ejus vestigia per creata rerum*<sup>2</sup>.

L'uniformité du plan suivi par le Créateur dans ses

<sup>1</sup> L. Agassiz, *Rapports des animaux entre eux et avec le monde ambiant* (*Revue des cours scientifiques*, 2 mai 1868, p. 351-352).

<sup>2</sup> « Deum sempiternum, immensum, omniscium, omnipotentem, expergefactus a tergo transeuntem vidi et obstupui! Legi aliquot ejus vestigia per creata rerum, in quibus omnibus, etiam in minimis

œuvres peut bien d'ailleurs, quoi qu'en disent les transformistes, expliquer la présence d'organes sans usage chez certains animaux. Dieu leur a imprimé de la sorte les signes de leur parenté avec leurs congénères. Au lieu d'être un argument en faveur de l'évolution, remarque Agassiz, « l'existence d'un œil rudimentaire, découvert par le docteur J. Wyman dans le poisson aveugle (*Amblyopsis spelæus* de la caverne du Mammoth, dans le Kentucky), ne prouve-t-elle pas plutôt que cet animal, comme tous les autres, a été créé, avec tous ses caractères particuliers, par le *fiat* du Tout-Puissant, et que ce rudiment d'œil lui a été laissé comme réminiscence du plan général de structure sur lequel est construit le grand type auquel il appartient<sup>1</sup>? »

Du reste, le darwinisme est loin de rendre compte de tous les faits. Toute particularité organique, au moins quand elle est bien accusée, devrait s'expliquer par l'usage même des organes. Or, il n'en est pas ainsi, comme Darwin lui-même est obligé de le reconnaître. L'oie de Magellan et la frégate ont des pieds palmés pour nager et ne nagent pas<sup>2</sup>. Un pic d'Amérique (*Colaptes campestris*) a des pieds de grimpeur et ne grimpe pas<sup>3</sup>.

ut fere nullis, quæ vis! quanta sapientia! quam inextricabilis perfectio!» Linné, *Systema naturæ* (*Imperium naturæ*, Prælect. introd.), 12<sup>e</sup> édit., 3 tomes en 4 in-8°, Holmiæ, 1766-1768, t. I, p. 10.

<sup>1</sup> Agassiz, *De l'espèce*, p. 20.

<sup>2</sup> « Les pieds palmés de l'oie et du canard sont clairement conformés pour la nage. Il y a cependant, dans les régions élevées, des oies aux pieds palmés, qui n'approchent jamais de l'eau; Audubon, seul, a vu la frégate, dont les quatre doigts sont palmés, se poser sur la surface de l'Océan. » Darwin, *Origine des espèces*, p. 194.

<sup>3</sup> « Peut-on citer un cas plus frappant d'adaptation que celui de

Le pétrel est un des oiseaux de mer les plus aériens que l'on connaisse; cependant, dans les baies tranquilles de la Terre de Feu, on pourrait prendre le *Puffinuria Berardi* pour un grèbe ou un pingouin, à voir ses habitudes générales, sa facilité extraordinaire pour plonger, sa manière de nager et de voler, quand on peut le décider à le faire; cependant cet oiseau est essentiellement un pétrel... Les observations les plus minutieuses, faites sur le cadavre d'un cincle (merle d'eau), ne laisseraient jamais soupçonner ses habitudes aquatiques; cependant, cet oiseau, qui appartient à la famille des merles, ne trouve sa subsistance qu'en plongeant, il se sert de ses ailes sous l'eau et saisit avec ses pattes les pierres du fond<sup>1</sup>, etc.

la conformation du pic pour grimper aux troncs d'arbres et pour saisir les insectes dans les fentes de l'écorce? Il y a cependant, dans l'Amérique septentrionale, des pics qui se nourrissent presque exclusivement de fruits, et d'autres qui, grâce à leurs ailes allongées, peuvent chasser les insectes au vol. Dans les plaines de la Plata, où il ne pousse pas un seul arbre, on trouve une espèce de pic (*Colaptes campestris*) ayant deux doigts en avant et deux en arrière, la langue longue et effilée, les plumes caudales pointues, assez rigides pour soutenir l'oiseau dans la position verticale, mais pas tout à fait aussi rigides qu'elles le sont chez les vrais pics, et un fort bec droit, qui n'est pas toutefois aussi droit et aussi fort que celui des vrais pics, mais qui est cependant assez solide pour percer le bois. Ce *Colaptes* est donc bien un pic par toutes les parties essentielles de sa conformation. Les caractères même insignifiants, tels que la coloration, le son rauque de la voix, le vol ondulé, démontrent clairement la proche parenté avec notre pic commun; cependant je puis affirmer, d'après mes propres observations, que confirment d'ailleurs celles d'Azara, observateur si soigneux et si exact, que, dans certains districts considérables, ce *Colaptes* ne grimpe pas aux arbres et qu'il fait son nid dans des trous qu'il creuse dans la terre. » Darwin, *ibid.*, p. 193.

<sup>1</sup> Ch. Darwin, *Origine des espèces*, p. 193-194.

Ainsi voilà un grand nombre de cas dans lesquels, si l'explication darwinienne était juste, certains organes devraient être atrophiés par le non-usage. Or, ils ne le sont nullement. Que conclure de là, sinon que l'explication de l'auteur de l'*Origine des espèces* est insuffisante et incomplète?

Combien d'autres faits qui sont également des mystères pour le darwinisme! Ainsi il est impuissant à expliquer l'existence des neutres, si nombreux dans les ruches des abeilles et dans les nids de fourmis. C'est là néanmoins un point notable dans l'histoire naturelle. Les cas isolés de stérilité dans le genre animal ne sont qu'accidentels et tératologiques, et s'expliquent par conséquent sans beaucoup de peine; mais ici « il s'agit de la production régulière, normale d'individus chez lesquels l'organisation se transforme de manière à assurer l'infécondité, bien qu'ils proviennent de pères, de mères et d'ancêtres tous féconds depuis que l'espèce existe. Il y a là une dérogation à une des règles les plus générales du monde organisé<sup>1</sup>. » Darwin n'a pu trouver aucune raison satisfaisante de ce phénomène, non plus que d'un grand nombre d'autres<sup>2</sup>.

Il n'y a pas de doute que l'homme, comme tous les autres animaux, ne présente des conformations qui, autant que nos connaissances nous permettent d'en juger, ne lui sont plus utiles actuellement, et ne l'ont été, dans une période antérieure, ni au point de vue de ses conditions générales de

<sup>1</sup> A. de Quatrefages, *Ch. Darwin*, p. 164. Cf. p. 162-167.

<sup>2</sup> On peut voir, contre la sélection naturelle, M. Wagner, *De la formation des espèces*, traduit de l'allemand, Paris, 1882.

vie, ni à celui des rapports entre les sexes. Aucune forme de sélection, non plus que les effets héréditaires et ceux du défaut d'usage des parties, ne peuvent rendre compte des conformations de cette nature... Nous pouvons espérer d'arriver par la suite à comprendre quelque chose des causes de ces modifications occasionnelles... Tout ce que nous pouvons dire, dans le plus grand nombre de ces cas, c'est que la cause de chaque variation légère et de chaque monstruosité dépend plus de la nature ou de la constitution de l'organisme que des conditions ambiantes<sup>1</sup>.

La théorie de la sélection n'explique donc point tout ce qu'elle prétend expliquer; elle est loin de soulever tous les voiles qui lui dérobent le secret des mystères de la nature. Les arguments qu'elle apporte en sa faveur ne sont ni péremptoirs ni concluants. Seraient-ils fondés qu'on n'en saurait déduire la vérité du système, parce qu'aucun d'entre eux n'a pour objet de prouver directement cette vérité. Ils fourniraient tout au plus des présomptions et des probabilités. Mais si ces probabilités existaient, elles s'évanouiraient à la lumière des faits, considérés à leur véritable point de vue. C'est ce que nous allons maintenant établir.

Dans toute leur discussion, les darwinistes n'apportent pas une seule preuve positive à l'appui de leur thèse fondamentale. Ils soutiennent que les espèces procèdent les unes des autres par voie de généalogie, et ils ne peuvent citer un seul fait du passage d'une espèce à une

<sup>1</sup> Ch. Darwin, *La descendance de l'homme*, trad. Moulinié, 1872, t. II, p. 407-408. Cf. Ed. de Hartmann, *Le darwinisme*, p. 136.

autre. Ils tirent le plus du moins, l'universel du particulier. Il y a hiérarchie dans l'échelle des êtres, ils nous assurent qu'il y a généalogie; ils constatent la ressemblance, ils affirment la descendance; ils observent la variabilité, ils définissent la transmutabilité. Ils concluent de la *possibilité* de leur système à sa *réalité*. Cependant, comme le disent très justement les scolastiques, *a possibili ad actum non valet consecutio*. La possibilité est loin d'impliquer l'existence. Excepté ce qui est en soi contradictoire, tout est possible. Mais que de choses possibles n'existent pas! Or, la science est l'étude des faits, non des possibilités; elle se fonde sur l'observation et sur l'expérience<sup>1</sup>, et si elle a le droit d'inventer des hypothèses pour relier les phénomènes entre eux et faire de la philosophie naturelle, ce n'est qu'à la condition de ne pas contredire les phénomènes qui s'observent dans le monde actuel et de respecter les lois de la nature dont nous constatons de nos yeux l'application journalière. Toute théorie qui est en opposition avec les faits et avec les lois de la nature doit être repoussée par le naturaliste, comme contraire aux principes et à la méthode scientifiques. Or l'hypothèse de la mutabilité des espèces est en opposition avec les faits. C'est ce que nous attestent tout à la fois l'histoire et l'expérience.

L'histoire et la géologie, aussi haut que l'on puisse remonter dans l'étude du passé, confirment en effet la permanence des espèces. Ainsi, dans la maison d'un

<sup>1</sup> Voir Chevreul, *De la méthode a posteriori expérimentale et de la généralité de ses applications*, in-12, Paris, 1870.

peintre de Pompéi, qui fut ensevelie l'an 79 de notre ère sous les cendres du Vésuve, on a trouvé une collection considérable de coquillages, en parfait état de conservation<sup>1</sup>. Les espèces qui la composent subsistent encore avec les mêmes caractères, sans aucune différence. Elles n'ont donc subi aucune variation depuis dix-huit siècles. On a de même trouvé à Herculanium, dans la boutique d'un fruitier, des vases remplis d'amandes, de châtaignes, de noix et de caroubes qui ressemblent parfaitement à celles de nos jours<sup>2</sup>. — La description anatomique, faite par Galien, de singes qu'il avait disséqués à Alexandrie au II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, a permis à Camper de reconnaître que ces singes appartenaient à l'espèce du magot<sup>3</sup>, tant l'espèce est restée immuable. — Aristote, mort il y a plus de 2200 ans, nous a laissé de nombreuses descriptions d'animaux de Grèce et d'Asie, embrassant depuis les orties de mer jusqu'aux animaux supérieurs. Elles sont si justes que Cuvier a pu dire avec raison que l'histoire de l'éléphant est plus exacte dans Aristote que dans Buffon<sup>4</sup>. Il résulte de la lecture de ces écrits qu'il n'est survenu aucun changement entre

<sup>1</sup> Ces coquillages sont exposés au Musée national de Naples.

<sup>2</sup> Lyell, *Principes de géologie*, trad. Meulien, t. III, p. 124, 125.

<sup>3</sup> *Inuus pithecus* L. — P. Camper, *Œuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle*, trad. Jansen, 1803, t. I, p. 22; A. Godron, *De l'espèce*, 1859, p. 127.

<sup>4</sup> G. Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles*, 4<sup>e</sup> édit., in-8°, Paris, 1834, t. II, p. 3 : « Ce grave naturaliste (Aristote) a mieux connu que Buffon... l'éléphant... et presque tous les détails de ses habitudes; et tout ce qu'il en rapporte a été confirmé par les observations récemment faites aux Indes. »

les espèces qui vivaient de son temps et celles qui vivent encore sous nos yeux. — Les monuments de l'Égypte nous permettent de remonter bien au delà d'Aristote. Là aussi le règne animal et le règne végétal s'offrent à nous tels qu'ils sont de nos jours, sans variation. Les animaux, les plantes<sup>1</sup>, les graines enfouis dans les hypogées d'Égypte, sont les animaux et les plantes qui vivent au XIX<sup>e</sup> siècle sur les bords du Nil. « [Les espèces] de la vieille Égypte qui nous ont été conservées à l'état de momies ressemblent à celles qui existent actuellement, » dit M. Albert Gaudry, qui est cependant transformiste<sup>2</sup>. Il en est de même de ceux que représentent les peintures, les sculptures et les bas-reliefs qui abondent dans les ruines de cette contrée. En voici des exemples :

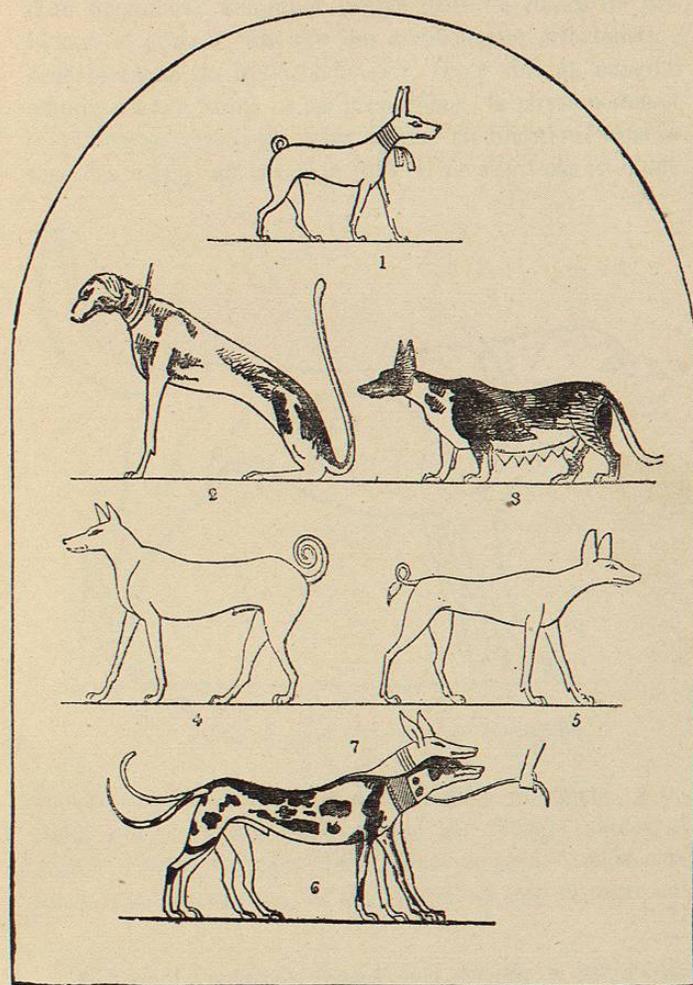
On trouve aujourd'hui, sur les bords du Nil, une race indigène (de chiens) autrefois soumise à l'homme, maintenant libre et nomade, et à qui trente siècles de civilisation, suivis de mille ans de barbarie, n'ont fait subir aucun changement. Ces chiens, qu'on désigne vulgairement sous le nom indien

<sup>1</sup> Voir Fr. Wœnig, *Die Pflanzen im alten Aegypten mit Abbildungen*, in-8°, Leipzig, 1886; V. Loret, *Flore pharaonique*, in-8°, Paris, 1886. — J'ai vu au Musée de Boulaq, au Caire, les fleurs trouvées dans les cercueils royaux de Deir el-Bahari, et qui sont tout à fait semblables aux fleurs actuelles, de même que les coquillages et les autres débris d'animaux que j'ai vus au Musée de Pompéi et à celui de Naples, sont tout à fait semblables à leurs descendants d'aujourd'hui.

<sup>2</sup> A. Gaudry, *Les enchaînements du monde animal dans les temps géologiques. Fossiles primaires*, in-8°, Paris, 1883, p. 32. Cf. A. de Quatrefages, *Ch. Darwin*, p. 176-177, 180.

de *parias*, sont tout à fait semblables à ceux dont les corps embaumés se retrouvent en grand nombre dans les plus anciens tombeaux de l'Égypte. C'est leur image qui forme le signe unique et invariable du mot *chien* dans toutes les inscriptions hiéroglyphiques. Ce type indigène n'était certainement pas le seul qui existait dans le pays de Ménès et de Sésostris. On y connaissait aussi le lévrier, le chien de chasse et le basset, dont les formes si caractéristiques sont reproduites exactement sur des bas-reliefs et des peintures qui datent de quatre mille ans environ (Fig. 67). Je citerai en particulier les scènes figurées sur le tombeau de Roti, célèbre amateur de chasse, qui vivait sous la douzième dynastie, plus de deux mille ans avant notre ère. Sur les monuments plus anciens, on ne trouve guère que le chien hiéroglyphique, ce qui permet de supposer que les autres races étaient d'origine étrangère. Il n'en est pas moins curieux de constater que le type du lévrier et celui du basset étaient alors aussi distincts, aussi bien caractérisés qu'ils le sont aujourd'hui, et que ces types ont persisté sans altération notable, depuis l'origine des temps historiques, sous les climats les plus divers et dans les conditions les plus changeantes. Quant au mâtin proprement dit (*canis lanarius*), il ne figure pas sur les monuments de l'Égypte, mais il ne laisse pas que d'avoir une généalogie assez respectable, car ses ancêtres avaient déjà des statues à Babylone et à Ninive, plus de six cents ans avant J.-C. M. Nott, dans son intéressant travail sur l'*Histoire monumentale des chiens*<sup>1</sup>, a donné la gravure

<sup>1</sup> « *Monumental History of dogs*. Cet article fait partie d'un remarquable chapitre sur l'hybridité, publié dans le bel ouvrage de MM. Nott et Gliddon, *Types of Mankind*, Londres, 1854, in-4°, p. 386-394. » — Tous les chiens égyptiens que nous avons reproduits, Figure 67, sont étudiés en détail dans cet ouvrage, p. 388 et suiv.



67. — Diverses espèces de chiens d'Égypte, d'après les monuments indigènes.